

Theodor Gomperz

**LES PENSEURS
DE LA GRÈCE**

**PARMÉNIDE
ET
SES DISCIPLES**

Le Philosophe

Éditions Manucius

Le Philosophe

Collection dirigée par Jean-Jacques Gonzales

PARMÉNIDE ET SES DISCIPLES

Theodor Gomperz

LES PENSEURS DE LA GRÈCE
HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANTIQUE
[TOME I, LIVRE II, CHAP. II ET III]

**PARMÉNIDE
ET
SES DISCIPLES**



Festina Lente

Éditions Manucius

Extrait de la publication

© Éditions Manucius, 2009
9, rue Molière - 78 800 Houilles
www.manucius.com

Extrait de la publication

PARMÉNIDE (1)

I. Les philosophes ennemis de la Nature. – II. Parménide d'Élée. La thèse de Mélissos. Polémique contre Héraclite. – III. Origine de la doctrine de l'Unité. La constance qualitative. Les deux postulats de la matière. Ces postulats et la science moderne. – IV. Rejet du témoignage des sens. L'Univers de Parménide. Sa forme sphérique. La matière universelle en même temps esprit universel. – V. Les Paroles de l'Opinion. Cosmogonie de Parménide. Ses théories physiologiques.

I

Polybos, gendre du fondateur de la médecine scientifique, Hippocrate, ouvre par une vive polémique son ouvrage sur la *Nature de l'Homme* (2). Il prend à partie les médecins et les littérateurs selon lesquels le corps humain est composé d'une seule substance. Cette unité-totalité, les uns disent que c'est de l'air, d'autres du feu, d'autres encore de l'eau, et chacun d'eux « invoque à l'appui de sa thèse des témoignages et des preuves qui, en réalité, ne signifient rien ». Cela se manifeste clair comme le jour, dit-il, quand on assiste aux tournois oratoires qu'ils organisent en vue du public. Car, alors que celui qui se trouve en possession de la vérité devrait partout et

toujours la faire triompher, c'est chaque fois un autre qui remporte la victoire, celui qui a le plus de faconde. «Pour moi, telle est la conclusion de cette polémique mémorable, ces gens me paraissent s'étendre réciproquement sur le sable au moyen de leurs discours, mais remettre sur pied la thèse de Mélissos». Des doctrines qui remettent une thèse sur pied, c'est-à-dire l'appuient et la consolident, lui auront sans doute – on peut le supposer sans témérité – aplani aussi la voie, provoqué et favorisé sa première apparition. Nous ferons donc bien de ne pas perdre de vue cette pénétrante observation, et de nous en souvenir quand nous aurons à rechercher les principes fondamentaux de la doctrine éléate. Cette doctrine a atteint sa plus haute expression chez Mélissos, noble Samien dont la date est déterminée avec certitude par la victoire navale qu'il remporta en 441 sur les Athéniens. Avant tout, nous devons avoir présent à l'esprit le rapport dans lequel se trouve le naturaliste dont nous venons de citer les paroles, d'une part avec les philosophes-naturalistes qu'il combat si âprement, et d'autre part avec le métaphysicien de Samos ou d'Élée, si nous le nommons d'après l'école à laquelle il se rattachait. Des premiers, Polybos est séparé par de profondes divergences d'opinion; mais le pire qu'il trouve à leur reprocher, c'est d'avoir aidé au triomphe de la doctrine de Mélissos. Ses avertissements font l'effet de ceux qu'un bon patriote adresse aux meneurs des partis pendant la

guerre civile: «N'ouvrez pas la porte à l'ennemi!» Les dissensions intestines doivent s'effacer quand il s'agit de repousser un adversaire également funeste à tous les citoyens. Et tel est bien le cas ici. Ils sont dans l'opposition la plus accentuée avec les naturalistes et avec les philosophes-naturalistes de tout ordre et de toute tendance, ceux que les contemporains, dans une plaisanterie cinglante, appelaient les «philosophes contraires à la nature» ou encore les «hommes de l'universel repos (3)». La proposition de Mélissos dit, en effet, – pour employer les termes mêmes dont il s'est servi: «Nous ne voyons ni ne connaissons ce qui est». Le monde prestigieux qui nous entoure, et dont nos sens nous révèlent la connaissance, n'est qu'un fantôme, une simple illusion; tout changement, tout mouvement, toute croissance, tout devenir, tout, en un mot, ce qui forme l'objet de la science de la nature et de la spéculation sur la nature est ombre vaine, pure apparence. La vraie réalité est cachée derrière cette trompeuse fantasmagorie, elle consiste... Mais ici les pensées des deux principaux représentants de cette école bifurquent. Elles ne coïncident pas, du moins pas complètement, dans leurs solutions positives, mais bien dans la négation par laquelle elles commencent. Il convient donc d'envisager les doutes et les négations qui leur sont communs, mais, avant tout, de nous renseigner sur la personnalité du plus ancien et du plus important d'entre eux.

II

Le vrai fondateur de la célèbre doctrine de l'unité, Parménide, était l'aîné de Mélissos (4). C'était un fils d'Élée, rejeton d'une famille riche et considérée, et comme tel il ne pouvait rester étranger à la vie politique. Il donna, dit-on, des lois à sa ville natale, et c'est sûrement à cet acte public ou à un acte du même genre que se rapporte l'indication bien établie qui place son acmé dans la 69^e Olympiade (504-501 av. J.-C.). Il a sans doute été en relations étroites avec Xénophane, qui n'est mort qu'un quart de siècle plus tard, en tout cas après 478. Toutefois nous hésiterions à l'appeler l'élève de ce dernier, au sens propre du mot, pour cette raison surtout que le rhapsode ne faisait jamais que de courts séjours dans sa patrie adoptive, et ne peut guère avoir réellement enseigné. En revanche, un Pythagoricien, Ameinias, fils de Diochaitès, passe pour l'avoir encouragé aux études philosophiques. Parménide en éprouva une telle reconnaissance qu'il lui éleva après sa mort un *hérôon*, c'est-à-dire une chapelle commémorative. Et en fait, comme nous le verrons, le système de Parménide n'offre pas moins de points de contact avec celui de Pythagore qu'avec celui de Xénophane. Il convenait naturellement à un disciple de Pythagore de construire selon les déductions rigoureuses de la science mathématique la théorie de l'unité absolue; mais la direction proprement dite qu'il donna à

ses idées met hors de doute que le contenu de la philosophie pythagoricienne ne le satisfaisait pas pleinement. Si donc l'édifice de sa pensée doit son fondement au panthéisme de Xénophane et sa forme à la mathématique de Pythagore, c'est un troisième système, celui d'Héraclite, qui lui a donné son orientation. En effet, c'est la doctrine de l'écoulement du sage d'Éphèse qui a ébranlé le plus profondément l'esprit de Parménide, qui lui a inspiré les doutes les plus persistants et l'a, de même que ses successeurs, conduit aux solutions dans lesquelles l'originalité spéculative des Éléates s'est le plus fortement empreinte. Mais ces doutes et les négations qui en découlent, entendons-les d'abord de la bouche du plus jeune représentant de l'école, dont la prose claire et peu avare de ses développements nous servira mieux que la poésie didactique de son maître, où les arguments se pressent, s'entassent sous la forme la plus concise. « Car, s'écrie Mélissos, si la terre, l'eau, l'air et le feu, de même que le fer et l'or, *sont*; si l'un est vivant et l'autre mort; si ceci est blanc et cela noir, et s'il en est de même de tout ce dont les hommes disent que cela *est* en vérité, – si ces choses *sont*, et si nous voyons et entendons d'une manière vraie; alors chaque chose devrait être comme elle nous est d'abord apparue, non pas se transformer et changer de nature, mais être toujours ce qu'elle est réellement. Or nous prétendons voir, entendre et connaître d'une manière vraie, mais le chaud nous semble devenir froid,

et le froid devenir chaud; le dur devenir mou et le mou devenir dur; le vivant nous semble mourir et sortir de ce qui ne vit pas. Tout paraît se transformer; ce qu'une chose était et ce qu'elle est maintenant sont deux objets qui ne se ressemblent en rien. Bien plus, le fer, qui est dur, semble être usé par le doigt qu'il entoure (comme anneau); de même l'or et les pierres précieuses et tout ce que nous considérons comme tout à fait dur; la terre et les pierres nous paraissent être engendrées par l'eau. *Il résulte de tout cela que nous ne voyons ni ne connaissons ce qui est réellement (5)* ».

Deux conditions sont ici requises des choses qui frappent nos sens: l'absolue permanence de leur existence, et l'absolue permanence de leurs propriétés. Sous chacun de ces rapports, elles sont pesées et trouvées trop légères: elles pèchent à la fois par leur caducité et par leur variabilité. Si les deux exigences, et partant les deux jugements paraissent se confondre, la faute en est à l'équivoque, non encore reconnue alors, que présente le verbe *être*; tantôt il est pris au sens d'exister, tantôt employé comme simple copule: le soleil *est*; le soleil *est* un astre lumineux. Nous pouvons nous dispenser d'examiner si l'on avait le droit de reléguer immédiatement dans le domaine de la vaine apparence tout ce qui est périssable ou peut varier. En revanche, il est très facile de comprendre que l'on cherchât un objet de connaissance sûr et solide, et que, en raison de l'imperfection où se